

Tripode productions et Incognita présentent

UNE MÈRE

Un film de **Sylvie Audcoeur**

Avec **Karin Viard, Darren Muselet,**
avec la participation de **Samir Guesmi**

Aline n'a jamais réussi à faire le deuil de son fils mort à 17 ans dans une rixe. Quand elle croise par hasard son agresseur, tout juste sorti de prison, elle décide d'échafauder un plan pour se venger. Aussi déterminée soit-elle, Aline commence à douter au fur et à mesure qu'elle apprend connaître le jeune homme.

1h27 - France - 2,39 - 5.1

Visa : 154.576

AU CINÉMA LE 23 MARS 2022

Photos, dossier de presse et matériel disponibles sur
www.memento-distribution.com

Distribution

Memento Distribution

distribution@memento-films.com

01 53 34 90 39

Relations Presse

Magali Montet 06 71 63 36 16

magali@magalimontet.com

Grégory Malheiro 06 31 75 76 77

gregory.malheiro@gmail.com

ENTRETIEN AVEC SYLVIE AUDCOEUR

On vous connaît pour votre travail de comédienne et de scénariste. Qu'est-ce qui vous a donné envie de passer à la réalisation ?

Que ce soit en tant qu'actrice ou scénariste, ce que j'aime, c'est raconter des histoires. La réalisation, c'est la même chose, c'est re-raconter l'histoire que l'on a écrite, penser en terme d'image, aller plus loin dans les sensations parce qu'on est dans le concret avec les acteurs. J'aime profondément les acteurs et les diriger est un vrai plaisir.

Et puis réaliser c'est aussi tout le travail en amont, la préparation du film que j'ai adorée, penser le film dans les moindres détails, la lumière, les décors, les costumes, etc... Et enfin la dernière ré-écriture au montage qui permet de repréciser ce que l'on veut dire et transmettre à travers l'histoire que l'on raconte. En fait j'ai vraiment aimé toutes les étapes.

Pourquoi avoir eu envie de raconter la trajectoire si singulière d'Une mère ?

L'idée du film est partie de cette interrogation : comment fait-on pour pardonner ? C'est une question qui m'habite depuis longtemps. Peut-être aussi parce que j'ai beaucoup de mal à m'y résoudre. A partir de là, je me suis dit : quelle est la pire chose qui puisse nous arriver ? Et donc la plus difficile à pardonner ? Que quelqu'un tue notre enfant.

Ce thème du pardon rejoignait aussi un autre thème très important pour moi : celui du rôle de mère, qui était déjà le sujet de mon court métrage. C'est quoi être mère ? Comment accompagne-t-on son enfant en tant que mère et jusqu'où ?

Une mère est donc une histoire très personnelle. Pas dans le sens factuel d'une histoire autobiographique, mais dans le sens des émotions qui traversent le film.

Vous êtes-vous documentée sur des affaires similaires ?

Pas vraiment mais au tout début de l'écriture, je suis tombée sur une petite vidéo sur Youtube qui m'a fait l'effet d'un électrochoc : une femme américaine d'une cinquantaine d'années, assise à côté d'un jeune homme, raconte que son fils a été tué. Puis on comprend que le jeune homme à côté d'elle est l'assassin de son fils... Je suis restée saisie. Même si cette femme était très croyante, qu'elle était allée voir ce jeune homme en prison, que leur relation s'était construite peu à peu au parloir, j'avais le cœur qui battait : comment était-il possible d'être assise là à côté du meurtrier de son fils et de lui parler aussi sereinement ? Comment faisait cette femme, alors que moi j'ai tellement de mal à pardonner ?

Ce sont ces questions qui m'ont fait réfléchir et j'ai tenté de trouver une réponse, ma réponse.

Le début du film s'ouvre sur la révolte d'Aline face à la condamnation de Maxime, qu'elle ne trouve pas assez lourde au regard de son acte.

On recourt à la justice sans doute pour que la douleur de ce que l'on a subi soit aussi reconnue. Mais pour Aline la sentence n'a rien changé. Elle ne peut accepter la disparition de son fils. Pour être dans l'acceptation et pouvoir faire son deuil, elle a besoin de trouver un autre chemin, passer par la confrontation à l'autre, à Maxime.

Je suis très sensible à la justice restaurative, très courante aux Etats-Unis ou au Canada. Il s'agit de faire se rencontrer la victime et l'agresseur et qu'ils puissent se parler, qu'il y ait une confrontation qui leur permette d'avancer. En France, cette forme de justice a du mal à se mettre en place mais ça commence tout doucement.

Le moyen qu'Aline choisit pour tuer Maxime, parce qu'il prend du temps, permet une véritable confrontation à la portée humaine et morale de son acte.

Effectivement ce temps est primordial : cela permet au spectateur de cheminer avec les personnages, de ne rien imposer. J'aimerais que le film donne envie de se poser la question : comment on agirait dans une telle situation ?

Je suis passionnée par les procès, je vais beaucoup au Palais de Justice et je suis extrêmement perturbée par ce qui se passe psychologiquement dans la tête des prévenus. Avec cette question : où réside l'humanité des personnes capables de commettre des crimes ?

L'envie de faire justice soi-même peut sembler insensé, mais quelle mère endeuillée n'a pas pensé à tuer l'assassin de son enfant ? C'est tellement viscéral. Mais le passage à l'acte c'est autre chose...

Le crime d'Aline est d'autant plus grave qu'il y a préméditation. Sa monstruosité dépasse de loin celle de Maxime qui a tué dans un mouvement d'impulsivité.

Quand Aline se retrouve face à la réalité de son projet, face à la souffrance de l'autre, elle vacille, se rend compte qu'elle n'est peut-être pas capable de le mener à bien. D'autant que Maxime a l'âge de son fils.

Il y a comme un effet miroir...

Oui, et c'est ce qui rend la situation d'autant plus insupportable. Aline est dans un dilemme terrible. D'un côté, elle a l'impression de revivre la mort de son fils en voyant Maxime en train de mourir. De l'autre, le sentiment de trahir son fils si elle ne va pas au bout de son geste. Elle se retrouve coincée dans une situation inextricable.

Avez-vous tout de suite pensé à un film aussi radical dans sa forme : peu bavard, presque en huis clos, tendu sur son fil dramatique ?

Cette histoire-là ne pouvait pas être bavarde. En tout cas, ce n'est pas la manière dont je voulais traiter le cheminement des personnages. Il n'empêche, je ne pensais pas qu'il serait aussi muet ! Les premières versions étaient d'ailleurs plus dialoguées mais cela n'apportait rien.

Au montage, on a accentué l'épure en coupant beaucoup de scènes explicatives, notamment sur le début de l'histoire. Je voulais que le film soit toujours en tension, qu'on soit dans la tête d'Aline, comme en apnée. Je me demande toujours quand j'écris ce que va ressentir le spectateur et quelle est l'émotion que j'ai envie de lui transmettre ?

J'adore des films comme *Que la bête meure* ou *Le Boucher*, j'adore Chabrol, je me suis nourrie de son cinéma, très noir, à suspense.

Tout repose sur le visage et l'intériorité d'Aline. Avez-vous tout de suite pensé à Karin Viard pour l'incarner ?

Oui, j'ai écrit en pensant à Karin, sans savoir évidemment si elle accepterait.

Pour moi, Karin incarne quelque chose d'extrêmement maternel. J'aime sa rondeur, sa lumière et sa chaleur. Pour jouer cette femme qui a viscéralement envie de tuer, il fallait une actrice à l'instinct extrêmement animal. Et à laquelle on puisse s'identifier.

Karin a amené énormément d'émotions avec ce qu'elle est, avec son corps, avec son regard... Karin est une magnifique actrice, qui sait se mettre au service de l'histoire et du personnage. Elle peut incarner de manière juste une femme d'un milieu populaire.

Cette appartenance sociale nourrit le personnage sans pour autant le déterminer.

Aline est postière mais ce n'est pas le sujet. *Une mère* est avant tout un huis clos émotionnel, pas un film social. On est dans la violence ordinaire des cités. J'avais aussi envie de filmer ces immeubles années 70, ils me rappellent là où j'ai grandi.

En quels termes avez-vous parlé du personnage avec Karin Viard ?

Nous avons beaucoup parlé de l'enveloppe extérieure du personnage qui reflète son intériorité. Aline porte des vêtements informels, laisse ses cheveux naturels. C'est une femme qui s'est oubliée car la vie n'a plus de sens pour elle. Aline est dans une sorte de « non vie » car elle ne veut pas, ou ne réussit pas à faire son deuil. La seule chose qui lui reste, c'est le lien qu'elle maintient avec son fils en faisant des maquettes.

A partir de ces éléments évoqués en amont du tournage, j'ai ensuite laissé Karin à ses sensations, son imaginaire. Une fois que l'on est sur le plateau, il n'y a plus de psychologie. C'est le corps qui parle, et ce qui se passe concrètement.

Comment s'est passé le tournage avec elle ?

On s'est très vite comprises, notre collaboration a été très fluide. Nous étions d'accord. Karin était exactement là où elle devait être, à l'endroit où je l'attendais. Je pense que nous partagions les mêmes ressentis par rapport au personnage. Karin a toujours trouvé l'émotion juste de la situation, parfois de manière surprenante dès les premières prises. Elle sait rendre la fragilité du personnage, sa faille. C'était très émouvant de la voir travailler.

Comment avez-vous pensé la lumière du film avec Guillaume Deffontaines ?

Je cherchais une rondeur et une douceur aussi dans la lumière. Le film est sombre mais je ne le voulais pas rêche ni âpre. Je cherchais de la beauté. D'autant plus que Karin est très belle et que j'avais envie de filmer cette beauté. Filmer l'intensité de son regard, son visage, la beauté vraie qu'elle dégage, sans artifice et sans maquillage.

J'avais vu le travail de Guillaume. Je savais qu'au-delà la dureté de ce que les personnages vivent, il saurait les accompagner en douceur et en beauté. Je lui ai montré *Le Bannissement* de Andreï Zviaguintsev. Le sujet n'a rien à voir mais je lui disais : « Tu vois la beauté de cette image ? » Je suis absolument fan de ce cinéaste dans la manière dont il met en scène, les émotions qu'il nous fait traverser. Et Guillaume a parfaitement entendu la direction que je voulais prendre.

Et le choix de Darren Muselet pour jouer Maxime ?

Darren a vingt-trois ans, il est encore un diamant brut. Quand il est arrivé au casting, sa présence, son regard très intense, ont été une évidence pour moi. Darren a deux choses formidables pour le rôle : il est très viril tout en étant encore un enfant. Et face à Karin, cet enfant se devrait d'être physiquement inquiétant et capable de dégager de la violence. Maxime est un personnage déchiré, perturbé, touchant, violent. C'est un garçon qui a une faille énorme. Darren parvient à l'incarner de façon crédible car il a déjà un peu tout ça en lui. Je n'ai pas eu besoin d'aller chercher très loin...

Et le choix de Samir Guesmi pour incarner Farid, l'ex-mari d'Aline ?

J'admire depuis longtemps Samir Guesmi. Je ne voulais pas que le personnage puisse être falot, il fallait donc trouver quelqu'un qui ait autant de charisme que Karin Viard. Samir a peu

de scènes mais il est absolument formidable ! Il marque le film. Il apporte une dimension humaine et enrichit la problématique de l'histoire.

Farid ne vit pas la perte de leur enfant de la même manière qu'Aline.

Quand son fils est mort, Aline a eu la sensation de mourir avec lui. Elle ne pouvait en aucun cas s'autoriser à vivre. Pour survivre à cette terrible perte Farid, lui, s'est raccroché à la vie, ce qui était insupportable pour Aline. Ils ont emprunté des chemins différents pour surmonter cette épreuve. Ils se sont éloignés puis séparés, malgré l'amour qui les lie encore.

Aline est entourée de plusieurs autres figures maternelles : la nouvelle compagne de Farid, la femme enceinte qui vient visiter la maison...

... qui font écho à son rapport à la maternité. Le film pose aussi la question : est-ce qu'on arrête d'être une mère quand on perd son enfant ou est-ce qu'on est définitivement une mère ? Aline a tellement aimé être une mère... C'est le rôle à la fois le plus difficile et le plus merveilleux à tenir. Quand on vous coupe de ça, on devient manchot à vie.

Au fond d'elle-même, je pense qu'Aline reste une mère, mais grâce au chemin qu'elle fait avec Maxime, elle va renouer plus concrètement avec cette place.

Vous n'êtes pas pour autant dans un cinéma de la grâce ou de la rédemption. Vous ne filmez pas qu'elle pourrait devenir une mère pour lui. Et lui un fils...

Non, mais si vous en parlez, c'est que le film le suggère d'une certaine manière !

Je ne suis pas du tout dans un discours judéo chrétien, dans un rapport christique au pardon. Je ne sais pas si Aline pardonne à la fin, mais le chemin qu'ils ont fait ensemble les rapproche. La résilience est peut-être là, pas loin, et l'un et l'autre vont pouvoir continuer à avancer, peut-être chacun de leur côté.

Aline et Maxime vont vers une réparation, c'est pour ça que je trouvais intéressant que Maxime soit plombier dans le film. Il est embauché pour réparer cette maison, et plus globalement se réparer lui-même.

Et le titre du film ?

Je voulais quelque chose de très simple, comme le film, qui va tout droit. Je suis un peu comme ça moi-même : frontale, directe, pas très mystérieuse !

Quel souvenir gardez-vous de cette première réalisation ?

J'ai eu une chance folle ! Je suis tombée sur des gens qui avaient tous envie d'accompagner le film. C'était une belle collaboration, on avait beaucoup préparé et discuté du film en amont et on avait tous envie d'aller dans le même sens. Même si le réalisateur est le chef d'orchestre, on est une équipe quand on tourne. Et c'est la réunion de toutes ces énergies, de toutes ces personnes qui fait que l'on arrive à faire un film.

Propos recueillis par Claire Vassé

SYLVIE AUDCOEUR

Prix Adami des jeunes Talents, Sylvie Audcoeur est régulièrement sur scène et à l'image. Après une formation à la Fémis, elle écrit pour le théâtre, la télévision et le cinéma. UNE MÈRE est son premier long métrage.

ENTRETIEN AVEC KARIN VIARD

Qu'est-ce qui vous a attirée dans le rôle d'Une mère ?

Le scénario de Sylvie était fort. Parfois, tu lis des scénarios où la partition peut sembler flatteuse mais en grattant un peu, tu te rends compte que tu as à jouer simplement ce que tu représentes. Dans le cas d'Une mère, il y avait un réservoir de sentiments très intenses à jouer, un labyrinthe émotionnel très intéressant à explorer et à exprimer. Le personnage d'Aline fait partie des rôles où je pouvais vraiment toucher du doigt ce pourquoi j'ai voulu être actrice : comprendre les émotions, comprendre ce qui anime les gens, plonger au cœur de ce qui fait l'âme humaine. Pour moi, c'est un rôle très important...

... et un rôle difficile car il n'entraîne pas forcément l'adhésion du spectateur.

C'est un rôle effectivement pas aimable et moralement discutable – notamment le choix de faire justice toi-même sous prétexte que tu souffres – mais en même temps, comme le titre le dit, c'est un personnage de mère et il renvoie à la complexité que peut revêtir cette place maternelle. Dans la façon qu'on a d'aimer nos enfants, de les protéger, on flirte parfois avec des comportements qui sont blâmables. Mais je n'aborde jamais mes personnages d'un point de vue moral, toujours d'un point de vue émotionnel.

J'aime rendre lisibles des émotions qui ne sont pas forcément très faciles à décrire. Même quand les gens sont très empêchés ou très en colère, ils ont une subtilité émotionnelle. Et moi, c'est ce qui m'intéresse avec des rôles très dérangeants comme celui d'Aline. Ces personnages sombres sont passionnants à visiter. D'abord parce que tu te laves toi-même de tes propres pensées, et que tu fouilles à l'intérieur de choses pas avouables, sombres, méchantes, douloureuses, pas convenues.

Comment vous êtes-vous approprié votre personnage ?

Les cheveux d'Aline sont gris, elle porte des vêtements qui masquent son corps. Ces détails sont riches d'enseignement sur qui est Aline. Aline n'existe plus, elle est devenue une ombre. Une ombre à elle-même. C'est une femme qui pourrait avoir des atouts mais elle les a gommés. On sent que la lumière s'est complètement éteinte chez elle, qu'elle est dans une non vie. J'aime bien quand elle fait des maquettes d'avion chez elle, avec ses lunettes sur le nez. On a l'impression que ses soirées entières sont dédiées à construire ces avions pour redialoguer avec son fils mort.

Comment on me filme me renseigne aussi beaucoup sur un personnage. Et là, j'ai vu que Sylvie me filmait beaucoup en très gros plans, seule, dans ma tête, mes pensées, mes rages, mes colères. Donc moi mon travail, c'était d'être le plus possible dans l'intériorité, de la faire exister. Aline a peu d'interactions avec d'autres personnages, ce n'est pas dans ce qui se dit que les choses se racontent. C'est comme elles se vivent, transparaissent, se ressentent.

Le film est effectivement très silencieux, beaucoup de choses passent sur votre visage. Jusqu'où cela était-il écrit au scénario ?

Quand tu te retrouves en face de l'assassin de ton fils que tu as fait venir dans une maison pour le tuer, forcément que beaucoup de choses passent dans ta tête ! Sylvie n'avait pas besoin d'écrire qu'Aline est bouleversée, et qu'en même temps elle a peur, pour que je le comprenne. Dans mon imaginaire, la force du « et si » est grande : et si j'avais un fils qui s'était fait assassiner par un autre ? Et si j'étais la femme dont l'homme l'a quittée et a refait un

enfant avec une autre ? Et si je me sentais laissée pour compte ? Je peux imaginer beaucoup de choses avec des « et si... »

L'économie de dialogues, assumée dès le scénario, a été renforcée au tournage par cette manière dont Sylvie filme au plus proche des acteurs, de leurs visages. Je trouve très juste cette phrase de Philippe Garrel : « On ne filme pas les acteurs en train de faire, on les filme en train de penser. » *Une mère* en est un bel exemple.

Aline est aussi filmée en train de douter quand elle met en place son projet...

Si je devais tuer quelqu'un, je ne sais pas comment je m'y prendrais moi-même !

Aline est animée par la conviction que la justice n'a pas fait son travail. Et qu'elle aussi est morte de cette injustice. A partir de là, vivre ou mourir lui importe peu et elle n'a plus qu'un objectif en tête : faire mourir celui qui a fait mourir son fils. Elle ne se pose pas de questions, elle y va. Et puis elle commence à fréquenter ce gosse, partager des moments avec lui et s'apercevoir du gouffre de son existence à lui aussi... Les questions commencent alors à s'élever en elle : « Et si lui aussi était une victime, à un autre endroit que moi ? » Au début, elle ne veut pas les entendre mais plus tard, notamment quand les stigmates de l'empoisonnement surgissent et qu'elle regarde Maxime trembler sur le canapé, tout blanc, il y a vraiment du doute dans son œil. Je ne fais pas grand-chose mais là, Sylvie me filme vraiment en train de penser, de douter.

Aline est entourée d'autres figures maternelles : la femme de son ex-mari, la femme enceinte qui vient visiter la maison...

Comme le titre l'indique, Aline est « une mère » et elle partage sa destinée avec toutes les mères du monde. Cet état de mère te fait comprendre intimement et profondément la douleur d'une mère qui a perdu son enfant.

Aline regarde ces femmes autour d'elle en se disant : ce sont des mères bénies qui n'ont pas vécu le cataclysme de perdre leur enfant. Quand elle rencontre cette femme enceinte, sans doute pense-t-elle à tout le bonheur qui l'attend, et qu'elle-même a vécu avec son fils.

Farid, l'ex-mari d'Aline, tient encore une place cruciale dans sa vie.

Samir Guesmi est génial dans le film. En peu de scènes, grâce à sa présence, Farid prend une réalité que j'adore. Je ne doute pas de cet ancien couple et j'aime beaucoup qu'ils aient des rapports durs, parfois violents. Surtout elle envers lui, mais il n'empêche, le seul vers lequel elle puisse se tourner quand elle se retrouve totalement démunie, c'est son ex-mari. Je suis très émue par leur étreinte devant son petit restaurant. C'est l'un des moments qui me bouleversent le plus dans le film. Eu égard au drame qu'ils ont affronté ensemble, ils peuvent faire fi de toutes leurs engueulades.

Farid se sort apparemment mieux qu'elle de ce drame...

Des gens ne se remettent jamais d'une histoire d'amour, d'une rupture, a fortiori de la mort d'un enfant. D'autres se disent que quoi qu'il arrive, la vie doit continuer, par respect de la vie elle-même. Cela dépend tellement des individus, je n'ai pas de jugement là-dessus. Je peux juste regretter que des gens s'arrêtent de vivre mais c'est plus facile à dire qu'à faire quand on est confronté à un drame aussi majeur. C'est terrible qu'Aline s'arrête ainsi de vivre mais elle ne peut pas faire autrement. Et puis le film raconte aussi sa résurrection. Aline va revenir à la vie grâce à Maxime. Ça peut sembler difficile à avaler mais j'y crois que ce soit grâce à lui.

Quand Aline et Maxime se regardent par la fenêtre à la fin, on comprend sur son visage qu'elle va s'occuper de lui. Maxime est un chien sauvage, qui a été malmené par l'existence, qui aboie et peut faire n'importe quoi mais qui, s'il a confiance vient poser sa tête sur tes genoux. Il est l'archétype du gosse qui n'a pas été choyé et qui porte en lui une certaine violence, une agitation. Mais c'est aussi ce gouffre en lui qui le rend irrésistible, terriblement humain et attachant.

Comment s'est passé le tournage ?

Je suis restée très seule et j'ai écouté beaucoup de musique. J'avais besoin le week-end de me défouler un peu mais tout le reste de la semaine, je ne sortais pas du tout. Je restais chez moi, je mangeais chez moi, je me couchais tôt, je lisais, recherchais un état de calme. Je me suis beaucoup protégée en fait, beaucoup rassemblée. J'ai l'impression d'avoir composé ce personnage en étant dans une forme de rêverie.

Malgré ce rôle difficile à porter sur tout un film, le tournage a été très heureux. J'ai très bien collaboré avec Sylvie, qui a su respecter mon besoin de distance. Elle m'a fait confiance comme je lui ai fait confiance. J'ai beaucoup de respect et d'admiration pour elle, aussi du fait de son honnêteté morale. Avec un sujet pareil, elle pourrait faire pleurer, mais elle ne le fait pas. Elle pourrait faire un grand mélo, mais elle ne le fait pas. Pour un premier film, c'est d'autant plus courageux, maîtrisé, intelligent, sincère, authentique. Dans *Une mère*, Sylvie raconte très exactement ce qu'elle veut raconter.

Propos recueillis par Claire Vassé

LISTE ARTISTIQUE

Karin Viard	Aline
Darren Muselet	Maxime
Samir Guersmi	Farid
Farida Ouchani	Sonia
Pasquale D’Inca	M. Henriquez
Oscar Copp	Ludo
Céline Jorrion	Julie
Thierry Rousset	Agent immobilier
Linda Massoz	Mme Valentin
Yannick Rosset	M. Valentin

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Sylvie Audoeur
Scénario	Sylvie Audoeur
En collaboration avec	Anna Fregonese et Jacques Akchoti
Image	Guillaume Deffontaines – AFC
Montage	Julie Picouleau
Musique originale	Pierre Colleu et Baptiste Colleu
Son	Jean Minondo, Sergio Henriquez Martinez, Xavier Thibault, Gilles Bénardeau
Décors	Emmanuelle Duplay
Casting	Nathalie Cheron, Maguy Aimée
Directeur de Production	Pascal Metge
1er Assistant Réalisateur	Victor Baussonie
Régisseuse Générale	Nathalie Aubaret
Costumes	Elisabeth Tavernier
Maquillage	Michelle Constantinides
Coiffure	Stéphane Malheu
Produit par	Delphine Schmit et Édouard de Vésinne
Une production	Tripode Productions et Incognita
En coproduction avec	Auvergne-Rhône-Alpes Cinéma
Avec la participation de	SG Image 2019, Arte/Cofinova 17, Cofinova 17, la Région Auvergne-Rhône-Alpes et du CNC
Avec la participation de	Canal +, Ciné+
En association avec	France TV Distribution
Ventes Internationales	France TV Distribution
Distribution France	Memento Distribution